

Itterbeek, le 28 janvier 2009

A l'attention de Jean-Claude Pirotte
N, rue du M.
NNNNN A.
France

Cher Jean-Claude Pirotte,

Ceci n'est pas une lettre. Vous vous en apercevrai vous-même car elle est beaucoup trop longue.

Je vous remercie pour votre prompte réponse et pour les quelques éloges (ou comparaisons élogieuses) qu'elle contient même.

Je suis heureux de ne reconnaître, dans la liste des poètes que vous appréciez, aucun de ceux, très nombreux, que je déteste. La plupart d'entre eux me sont inconnus et je ferai en sorte d'apprendre à les connaître. J'ai par contre déjà lu plusieurs livres de Jacques Réda, que j'ai découvert en 1991, par l'excellent recueil *Lettre sur l'univers* (contenant les poèmes *Aux robots*, *Aux animaux*). J'ai apprécié ce poète à l'époque, jusqu'au jour où j'ai lu ce poème où il croit bon d'affirmer sa foi en l'authenticité du Saint Suaire de Turin. Il se plaint de ce que l'homme est tellement sceptique et de mauvaise foi que même lorsque Dieu lui donne une « photographie » de Lui-même couché en son tombeau, il dédaigne encore de L'y reconnaître. Je ne peux que me méfier d'un poète aussi enclin à la naïveté. Ayant déjà une certaine aversion pour les croyants (qui n'est pourtant pas systématique et généralisée), je l'ai depuis lors un peu dédaigné. Je n'ai pas continué de lire les autres recueils mais peut-être vais-je faire abstraction de cette forme de bêtise pour y revenir.

Je me suis informé sur la Toile sur tous les autres poètes que je ne connaissais pas comme Bertrand Degott dont je vais sans trop tarder me procurer un ou deux livres parus dans votre collection. Lorsque je vous écrivais que je ne m'intéressais pas à la poésie contemporaine, je visais surtout une clique de poètes belge, mais même dans ce pays, j'ai lu des œuvres poétiques complètes, comme celle de Georges Thinès et m'intéresse à bien d'autres poètes, comme André Doms, comme Michel Ducobu, ou à des auteurs de romans publiant marginalement des poèmes comme Xavier Hanotte. Je garde autant que possible un œil sur tout ce qui se produit en poésie actuellement, mais je constate que la tendance générale est exécration, d'abord en elle-même, par la « qualité » même de ce qui est publié, mais aussi parce qu'elle s'accompagne d'un rejet, d'un véritable blocus éditoriale contre tout ce qui ne s'assimile pas à cette tendance. J'ai eu quelques espoirs de votre côté, que je vous remercie de n'avoir pas fait inutilement languir en me donnant une réponse aussi rapide.

Pourquoi vous plaignez-vous d'être obligé de publié plus souvent de la prose que de la poésie ? *Air de la Méhaigne* est une œuvre en prose poétique très supérieure à ce qu'il est en général convenu d'appeler poésie. Je compare cette prose à celle de Julien Gracq, ce qui pour moi représente un sommet. J'ai écrit moi-même beaucoup plus de proses que de poèmes et mes recherches d'harmonie en prose ne sont pas moindres que celles dont témoignent mes poèmes.

Quand je vous ai envoyé mon recueil, je commençais seulement de lire votre *Nevermore* (je n'avais jamais rien lu d'autre de vous auparavant). Mon espoir de lire un poète intéressant ne fut pas déçu lorsque je le terminai. Je lirai sans nul doute vos prochains recueils (ainsi que de plus anciens).

Des vers tels

*dans les soirs sans fin ruminent
ils sont penchés vers la table
comme vers une mangeoire
au fond d'une vieille étable*

m'ont même fort amusés, déclenchant en moi des secousses de bouffon sarcastique, que je n'ai même pas cherché à réprimer devant les autres clients en train de boire aux tables voisines et qui ont dû penser : « C'est un fou, il rit tout seul. »

Quant à votre rubrique dans le magazine *Lire*, il se peut que j'accroche assez pour me l'acheter dans l'unique but de vous y lire, un peu comme je n'achète *Pour la Science* que pour la rubrique *Logique et calcul* du mathématicien Jean-Paul Delahaye. En effet, je m'intéresse peu à cet amalgame d'articles concernant qui les champignons microscopiques, qui la composition gazeuse des étoiles et des nébuleuses et autres entités macroscopiques (en dépit de mon intérêt pour ces dernières). Des magazines comme *Lire* ou *Le Magazine littéraire* me font l'effet de transposer dans le domaine littéraire le même type d'amalgame contingent que celui qui nourrit les pages de *Pour la Science* ou celles de *La Recherche*. Le déchet est évidemment encore plus important dans le domaine littéraire que dans celui de la science.

Je ne vous suis pas trop bien lorsque vous m'écrivez que ma poésie aborde des thèmes classiques. Classique par les rythmes, m'écrivez-vous, classique par les images. Je ne vois pas très bien en quoi « une auréole carnassière » qui fond vers le sol comme une mini tornade de points de lumière pour y dévorer un lièvre relève d'un sujet classique (*Le Conte du Carillon*, 1977, pour ne citer que cet exemple). Et je ne pense pas avoir évolué davantage vers ce que vous qualifiez de « classique » au cours des 32 ans qui me sépare du type de poète que j'étais alors.

Le courant poétique n'est pas passé entre nous. Si je le constate, n'y voyez aucune manifestation de dépit de ma part. Je suis blindé depuis longtemps contre ce genre de petite déception, de l'extérieur, mais aussi de l'intérieur pour ne pas trop me laisser influencer par les réactions que de telles déceptions, même petites, peuvent quand-même susciter en moi. Une seule chose me vexe. C'est le manque de réciprocité (c'est un peu comme en amour !...) puisque j'ai fort apprécié pour ma part vos poèmes de *Revermont*. Jusqu'à présent, je ne laissais indifférents (en apparence du moins) que ceux dont je méprise moi-même la production littéraire ou poétique.

Mais comme le classique me sied assez, comme qualificatif ou comme vêtement, j'accepte de bonne grâce le fait que vous m'y assimiliez. Le Classique (que j'écris cette fois avec une majuscule) traverse les ères et les vents de poussière sans que rien ne l'altère. En fait, vous devriez peut-être comprendre que seul le Classique évolue, que le Classique ne marque pas le terme d'une évolution mais en jalonne au contraire les étapes. Tandis que tel jalon se fige dans une immuabilité marmoréenne, mémorial ou tombeau d'un certain stade de perfection, tout en restant à la même place, le Classique s'y dédouble pour faire encore un pas en avant, et l'on passe de Baudelaire à Mallarmé par exemple. Pour peu que nous donnions plus ou moins le même sens aux mêmes mots, vous m'honorez donc, cher Jean-Claude Pirotte en qualifiant mes écrits de classiques. Mais vous semblez

plutôt me signifier que ma production poétique se fixe davantage à un jalon dépassé dans l'évolution du Classique et ça ce n'est pas bien, cher Jean-Claude Pirotte, ce n'est même pas bien du tout !

Maintenant que je me suis permis de faire mine de vous gronder, redevenons un peu sérieux. Qui sait d'ailleurs ? Vous avez peut-être raison (je suis intimement convaincu du contraire, mais j'ai entendu tellement d'imbéciles se dire intimement convaincus de quelque chose...).

Tout ce que vous écrivez est finalement fort aimable et même plutôt flatteur, mais *sans espoir*. Mes impressions de lecture furent donc assez mêlées d'un bout à l'autre de votre missive. Je pense aussi qu'inconsciemment vous avez perçu ma prétention (qui est plus une prétention guerrière, agressive et qui marque donc une volonté de progression, que celle d'un individu vraiment imbu de lui-même, dont l'égo est d'avance pétrifié dans son infatuation). Je pense que vous avez même tiqué à la lecture de mon assertion prétentieuse selon laquelle la plupart des autres poètes existants sont insignifiants, au point de m'en faire une énumération tendant à prouver le contraire (à laquelle, même si vous étiez conscient de ce qu'elle ne pouvait être qu'incomplète, vous auriez pu encore ajouter Guy Goffette, par exemple (dont je ne suis pas un fan inconditionnel mais qui possède de véritables qualités)). Vous aurez noté le bénéfique didactique que je me dispose à tirer de votre liste, puisque je vais lire les poètes qu'elle m'a fait découvrir, et par conséquent encore modestement contribuer au succès de votre collection menacée de disparition...

En vous lisant jusque là, mes expressions alternaient donc entre froncement de sourcils et sourire non loin d'exprimer une certaine satisfaction, mais vous m'auriez vu l'air plus fâché lorsque je lus le mot fatal de « transgression », provoquant chez moi un réflexe d'attaque presque pavlovien, que toutes mes réflexions ultérieures n'ont d'ailleurs fait que renforcer. L'attaque n'est pas nécessairement dirigée contre vous, mais vers les transgresseurs et tous ceux qui croient en la transgression et en ses vertus (ou anti-vertus). J'écrase de mon talon les crânes de toutes ces vipères qui opèrent sciemment ou non des transgressions poétiques et littéraires. Je leur écrase le crâne à coup de talon afin que leur venin se mélange à la bouillie de leur cerveau. Je peux vous citer au moins deux noms (tant pis si ce sont des amis à vous et que cela fasse de vous un de mes ennemis ; je déteste de toute façon toute forme de copinage littéraire): Jean-Pierre Verheggen et plus récemment, Jan Baetens (dont j'ai lu le recueil *Cent fois sur le métier*, un monceau d'inepties larvaires qui fut couronné par le Prix Triennal de poésie 2007 de la Cocoricommunauté française de Belgique) représentent respectivement deux types de transgresseurs, chacun à sa façon, et il en existe encore tout un pullulement infectieux dont ils m'est impossible de démêler le lacin gluant afin d'en faire un semblant d'énumération.

Je ne sais si vous êtes vous-même assez naïf pour croire en la notion de transgression de règles. La transgression n'est qu'une sorte de mauvais lierre, un enroulement de lichens parasitaire aux colonnes d'un « temple » que vous qualifieriez sans doute de « classique ». Ce genre de lierre émet dans le vent son petit bruissement contestataire énervant. Parfois y naissent des flammèches qui provoquent rarement un véritable incendie. En tout cas, je me ferais une joie de faire un bûcher de tous les transgresseurs !

Il y a essentiellement deux formes de transgression :

La première forme de transgression n'est qu'une reptation sournoise qui est autant un signe de soumission au système que de tentative de négation de celui-ci. Tout en faisant mine de regarder ailleurs, les poètes qui font dans ce type de transgression gardent toujours les yeux fixés sur leur modèle. Ce sont des moutons généralement très appréciés par le système qui leur décerne des prix pour récompenser leur caractère inoffensif, et pour encourager leur insignifiance qui va de pair avec leur conformisme déguisé. Ceux-là ne risquent pas comme Artaud de jeter de véritables bombes

verbales à la gueule des pitres institués (comme ces papes de la poésie belge dont certains sont même académiciens – encore presque jeunes, le plus souvent gâteux – qui tuent notre langue à petit feu comme si c’était dans l’espoir mesquin qu’elle ne leur survive pas). Ces transgresseurs fabriquent des petits jeux de mots d’un air goguenard tout en affectant un détachement hypocrite par rapport à leur propre production. L’exemple type en est Jean-Pierre Verheggen.

La deuxième forme de transgression est soit plus sournoise, soit plus violente et sans doute plus virulente. Elle s’assimile davantage à celles des pirates informatiques, sans toutefois parvenir au même niveau d’efficacité nuisible, au même degré de nocivité qui implique un véritable danger. Le lierre qui m’a servi plus haut de métaphore ne se contente pas ici de s’enrouler aux colonnes du « temple classique » et d’émettre des petits sifflotements de révolte emportés par le vent, mais tente de resserrer son étreinte et de ronger la pierre (ou le marbre). A vrai dire, je n’en connais pas d’exemples individuels vraiment convaincants. Le Jan Baetens déjà cité plus haut, avec ses petits assemblages de breloques verbales volontairement déséquilibrés, me fait davantage penser à un clown funambule qui imite des pertes d’équilibre au ras du sol, ou à un bébé, déjà fripé comme un vieillard, qui tombe le cul dans ses édifices branlants de petits cubes et de lego, et qui présente cette chute comme une sorte d’exploit à la fois intellectuel et comique. Cela lui a réussi puisque toute la Communauté Française de Belgique l’a applaudit. Il entre donc plus dans la catégorie de transgression à la Verheggen. La deuxième forme de transgression s’illustre plutôt par une tendance générale, qu’à ma connaissance du moins, aucun poète en particulier ne parvient à illustrer avec suffisamment d’intensité. Ce type de poète (qui n’existerait selon moi qu’en tant que type abstrait) ne fait pas que saper l’édifice tout en le lorgnant pour y déceler des signes d’approbation, mais tente vraiment de le miner, de le verminer, et de le refondre dans le moule de ses distorsions. Le transgresseur du deuxième type, qui est le seul vrai transgresseur, ne m’est pas davantage sympathique que le premier. Je lui préfère de loin « l’agresseur », dans la veine qui semble assez tarie de nos jours (sans doute sous le joug insidieux du politiquement correct) du pamphlétaire, du polémiste, ou du « maudit », le bourreau et la victime de soi-même et des autres, que vous assimilerez sans doute à une typologie désuète.

Qu’ils s’assimilent à la première ou à la deuxième catégorie, les poètes qui transgressent ne me semblent pas très intéressants. Le vers libre devrait plutôt encourager à forger de nouvelles règles qu’à transgresser celles qui existent. Ces règles sortent évidemment du carcan de la prosodie classique. Il n’est pas question de fonder un nouveau Parnasse.

Pour résumer mon point de vue, je hais les gens qui transgressent, je déteste tout autant ceux qui s’intéressent à eux et vouent de l’estime à leur « travail ». Le vrai négatif ne peut d’ailleurs surgir que du positif, et, comme vous l’aurez peut-être perçu dans certains de mes poèmes, provient d’une sorte de dynamique tourbillonnaire dans laquelle un courant rencontre et engendre en même temps son contraire.

Le positif, le négatif, la règle et ses exceptions (que je mets au pluriel)... La transgression n’est ni l’un ni l’autre et n’est donc qu’une activité d’impuissant qui distille sa bave empoisonnée et écoulent ses déjections dans les marges des institutions, qui disposent de leur côté de toutes sortes de conduits pour les canaliser. Elle entretient donc avec la règle un peu le même rapport que ceux des égouts avec la cité. La Communauté Française de Belgique soulève régulièrement une grille ou descelle de temps à autre une plaque en fonte dans ses avenues venteuses pour que s’en échappe une petite puanteur poétique transgressive. Des passants s’arrêtent – ce sont les membres du jury qui donnent une cote – puis continuent leur chemin vers quelque autre endroit dont s’exhale une nouvelle puanteur de transgression poétique, et finissent par décerner un prix.

Je n'ignore pas qu'en art, la transgression ait pu produire des résultats intéressants. Mais je pense que les éclatements d'une forme classique ou admise, assujettie à une norme, lorsqu'ils sont intéressants, sont moins le résultat d'une transgression que de la recherche d'une nouvelle forme, « tout simplement ». De toute façon, que la poésie postmoderne française ou belge résulte d'une transgression ou de la recherche d'une nouvelle forme, pour moi elle s'égare et balbutie. Nous vivons à une époque où les balbutiements sont encouragés et jugés comme politiquement corrects. A de rares exceptions près, c'est ce que l'on publie le plus aujourd'hui.

Quant à mes espoirs de publications, même s'il est dans la nature même de l'espoir d'espérer envers et contre tout, même contre l'évidence, ils ne peuvent être vraiment déçus car j'en avais finalement peu de votre côté, la directrice littéraire de La Table Ronde m'ayant déjà informé de ce que votre programme était bouclé pour au moins deux ans, chose que vous me confirmez. Comme vous semblez me signifier que toutes les autres perspectives sont bouchées, je vais sans doute devoir me tourner vers la publication à compte d'auteur, avec la médiocre consolation que la plupart des grands auteurs sont passés par là.

Merci encore de votre lecture attentive et du retour de mon tapuscrit, qui ne m'avait nullement semblé obligatoire, mais qui est bienvenu car il ne m'en reste plus que deux, à jouer comme deux nouveaux coups de dés.

Puisse le pélican d'Arbois répercuter d'un claquement de bec cordial le salut que je vous envoie.

Daniel Pisters
Oude Geraardsbergsebaan, 92
1701 Itterbeek
Belgique
Courriel : daniel.pisters@skynet.be

P.S. : Je ne doute nullement de votre bonne foi, mais je suis tout de même quelque peu dubitatif lorsque vous m'écrivez ne pas savoir vers quel autre éditeur me tourner pour mes poèmes.

Le sang des transgresseurs

*Le vieux tramway est un assemblage brinquebalant
De panneaux de bois jaunes et de vitres
Qui cahote et semble se disloquer.
L'avant du tramway ressemble à un temple grec
Pendant un tremblement de terre.
Je l'ai aperçu à la lueur d'une torche
Sur une fresque dans une grotte.
Son numéro est un huit couché.
Il emporte une poignée de poètes vers la postérité.
Le sang des transgresseurs éclabousse les rails
Et brille à chaque gerbe d'étincelles qui crépite
En jaillissant de la flèche frôlant les câbles électriques.*

28 janvier 2009